folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXVIII
38e Année — N° 1
PRINTEMPS 1975

157

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret

Carcassonne

TOME XXVIII

38e Année — N° 1

PRINTEMPS 1975

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France . . . . . **12,00 francs**

— Etranger . . . . . **20,00 »**

Prix au numéro . . . . . **4,00 »**

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXVIII - 38e Année - No 1 - Printemps 1975

SOMMAIRE

CLAUDINE BRELET-RUEFF

Les stèles discoïdales de la Bulgarie de l'Ouest.

***

JEAN FOURIÉ

Notes sur les Coutumes et la Vie quotidienne dans l'Industrie Chapelière de la Haute Vallée de l'Aude au début de ce siècle.

***

ROGER NÈGRE

Notre-Dame du Lait (La Cassaigne, Aude).

***

NOTES ET DOCUMENTS

Abbé JOSEPH COURRIEU

Les Logis paysans d'autrefois.

Les stèles discoïdales de la Bulgarie de l'ouest

Dans un article publié dans la revue « Archéologia », N° 2, Sofia, 1962, pp. 17-24, le Professeur Peter Petrov, du Musée d'Ethographie de Sofia, analyse et décrit un certain nombre de stèles discoïdales que l'on rencontre en Bulgarie de l'Ouest et qui trouvent leur correspondance en Serbie de l'Est (1) *dans la région de Pirot. La plupart de ces stèles datent de la Renaissance bulgare, période qui s'étend de la fin du XVIIIe siècle à la fin du XIXe siècle, fort justement nommée « renaissance » puisque c'est à cette époque que le peuple bulgare retrouve sa conscience et son entité nationale, redécouvre les sources de son passé historique et artistique, s'alphabétise et, enfin, s'organise pour délivrer le pays du joug ottoman* (2).

Voici de longs extraits de l'article du Professeur Peter Petrov :

I. - Répartition géographique de ces stèles :

Les stèles discoïdales, nombreuses et très groupées dans le district de Godetch, se raréfient dans les autres villages de la région de Sofia et de Ternik pour devenir encore plus rares dans le nord-ouest de la Bulgarie (3) , notamment au nord-ouest de Kustendil.

Ceci démontre que leur centre de diffusion se trouve dans la région de Godeth, où ces monuments appartiennent à différentes époques et sont de formes variées.

Leur répartition constitue des unités cohérentes :

— de forme ronde dans les villages de Razboïtché, Letnitza, Ropot ;

— de forme ovoïde dans les villages de Zavidovtzi et Vrebnitza.

Ces monuments sont taillés dans de la stéatite blanche, parfois rouge, de la siénite grise et quelquefois du granite.

II. - Trois fonctions : trois groupes de stèles :

A) Les Pierres Tombales.

Les stèles discoïdales qui remplissent la fonction de pierres tombales sont liées au culte de la famille *(des ancêtres ?... ce mot en bulgare présente une certaine ambiguité !)*. On en trouve des exemples typiques dans les villages de Golemo Malovo, Dragotintzi, Kalotina et Razboïtché.

Leur implantation et les inscriptions qu'elles portent (dates et noms) indiquent que ces pierres tombales sont communes à plusieurs défunts appartenant à la même famille. On peut lire, par exemple, sur une pierre tombale du village de Trouden : « 1863. Branko. Peter. Vela. Kirko ».

Ou encore, dans le village de Lipintzi, le nom de deux époux, confirmation étant donnée par les anciens du village : « Ci-gît Slavko. Ivana. 1871 ».

Deux éléments, deux formes, caractérisent ces monuments : le cercle et la croix. Le cercle est parfois simplement indiqué par des arcs qui relient les branches de la croix (figures 4 et 5 de la revue). Des pommettes en relief ornent parfois les côtés du disque, en nombre variable.

Parmi ces stèles, il ressort que :

a) La forme originale reste la composition circulaire, même si elle n'apparaît que très simplifiée comme, par exemple, dans les cimetières de la région de Gintzi,

b) les monuments anthropomorphes (figure 1), peu nombreux, appartiennent à une tradition ancienne et ont peu à peu disparu pour laisser place à la simple forme circulaire. Ces monuments anthropomorphes sont aussi accompagnés de motifs stylisés : éléments végétaux ou formes géométriques. Parfois même apparaissent sur les stèles discoïdales type « pierre tombale » des « *yeux humains* », motifs empruntés aux monuments anthropomorphes comme dans le village de Komchtitza (4).

B) Les Stèles des « Trapeza ».

En Bulgarie, la commémoration des défunts dans les cimetières est toujours accompagnée d'un festin en un lieu nommé « trapeza », terme qui signifie en bulgare « table », puis par extension « lieu de festin » et, enfin, le « festin » lui-même.

Certaines stèles discoïdales se présentent comme des stèles rituelles de cimetière, collectives au village. On les trouve implantées sur le lieu de la « trapeza », près de l'entrée des cimetières, soit sur un léger promontoire à l'intérieur, soit parfois en dehors de leur enceinte.

L'ensemble représenté par la « trapeza » et la stèle discoïdale ressemble aux tombes voisines dans une certaine mesure : comme un grand tombeau. La stèle est orientée à l'ouest de la « trapeza », la face à l'est. Ces stèles, variantes des pierres tombales, ne portent ni inscription ni décoration. Les deux faces ne diffèrent que par les lignes soulignant en creux les contours du cercle et de la croix. Mais les croix sont rares sur ce type de syèles qui sont encore plus rarement ornées de pommettes à l'extrémité des branches de la croix.

C) Les Stèles type « Obrotchichte », ou Sanctuaires.

Ces monuments sont situés sur les limites communales, soit isolés, soit auprès d'un grand arbre à ramure en couronne :

— vieux chêne dans les villages de Kalenovtzi, Lopouchnia, Vassilovtzi,
— poirier souvage de plus de cent ans dans une prairie au lieu-dit de Drentchina, village de Goubech.

Le terme « obrotchichté » désigne, pour les villageois, un endroit où, avant 1944 *(année de la révolution marxiste en Bulgarie)*, avait lieu la célébration cyclique d'un saint ou encore un service religieux à l'occasion d'une longue sécheresse. « Obrotchichté » peut donc désigner un arbre, une croix, le lieu tout entier, le lieu et une stèle discoïdale ou même une simple prairie en haut d'un monticule ou encore simplement la stèle.

Les stèles nommées « obrotchichté » offrent des caractéristiques très différentes des deux premières catégories : ce type de stèle est situé à l'ouest du lieu-sanctuaire, face à l'ouest. On y trouve parfois des inscriptions : le nom du saint en général. La croix et le cercle sont « découpés » dans la pierre et ornés d'entrelacs. Des pommettes (au nombre de trois) ornent parfois les branches de la croix, comme sur l' « obrotchichté » du lieu dit « la Sainte Trinité », village de Dragotintzi.

ANALYSE

La combinaison cercle-croix constitue la caractéristique la plus permanente des stèles discoïdales et elle forme une unité contenant un sens historique concret. Cependant, certains détails amènent à conclure que cette combinaison ne présente pas un caractère typiquement bulgare, ni des traits que l'on pourrait affirmer être slaves. Il est par conséquent indiscutable que les artisans de la Renaissance ont suivi un modèle fort ancien.

Cette combinaison cercle-croix est parfois accompagnée d'une rosace au centre : villages de Verdolovtzi, Chouma, Iablotina, Komchtitza, Boukorovtzi, etc... Ces rosaces très typiques ne sont pas des motifs floraux bien qu'elles aient la forme d'une croix obtenue par la combinaison de quatre pétales bien dessinés. Par ailleurs, on n'y trouve pas de crâne comme sur certaines pierres tombales de Serbie (5).

La plupart des stèles de cette région de la Bulgarie datent de la Renaissance bulgare (XVIIIe-XIXe siècles). Mais, dans une région voisine de celles précitées, sur le monticule d'un village de la région de Breznik, à Rasnik, il existe une stèle discoïdale ancienne qui présente très bien le caractère indivisible du cercle et de la croix sur un tronc assez dégagé et qui témoigne de cette ancienne tradition qui consistait à élever semblables monuments sur les crêtes des montagnes.

Sans doute, cette combinaison cercle-croix est-elle liée à des représentations et des conceptions très anciennes. Ainsi l'on sait qu'une pareille combinaison existe sur les bas-reliefs du Christianisme primitif en Egypte et on la considère comme le vestige d'un culte solaire (6). La croix pourrait être interprétée comme une représentation solaire où deux faisceaux de rayons lumineux se croisent à angle droit.

Tout ceci pourrait permettre de cerner la voie de pénétration de la croix vers le centre de la péninsule balkanique, son appartenance aux tribus pré-slaves et d'établir une liaison entre la croix et certaines caractéristiques de ces tribus. De même pour le cercle, connu de ces mêmes tribus pré-slaves dans le centre de la péninsule.

La forme discoïdale des stèles de la Bulgarie de l'Ouest et de celles de la région de Raznik trouve sa correspondance en Bulgarie du Nord (7) ainsi que sur les pierres tombales de Serbie. Quand on étudie leur contenu, on pourrait penser que les idées, les concepts et les représentations qu'ils expriment sont liés aux rituels païens du culte solaire et lunaire.

Ainsi, cette combinaison cercle-croix résulte d'une tradition très ancienne et l'on pourrait conclure que ces monuments, conservés d'une manière quelconque, ont été « découverts » et adoptés par les artistes-artisans de la Renaissance bulgare, interprétés comme étant des monuments chrétiens par le contexte culturel de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Dès lors, ces stèles furent fabriquées en grand nombre au moment de la floraison de l'artisanat que connut notre Renaissance.

Traduit et adapté par
Claudine Brelet-Rueff
avec la collaboration de
Assia Popova.

NOTES

(1) *« Sur les tombeaux et les pierres tombales des régions de la Yougoslavie de l'Ouest »*, Annales du IVe Congrès des Géographes et Ethnographes slaves, Sofia, 1936, publiées en 1938 à Sofia.

(2) Pour comprendre cette véritable épopée populaire qu'est l'insurrection générale du peuple bulgare pour se libérer du joug ottoman, lire *« Sous le Joug »*, d'Ivan Vazov (1850-1921) décrit par certains comme le « Victor Hugo bulgare ». Ce roman est utile au folkloriste pour faire une première approche de la Bulgarie.

(3) *« Vestiges claniques et vie familiale en Bulgarie du nord-ouest »*, R. Pecheva, Annales de l'expédition scientifique en Bulgarie du nord-ouest en 1956, publiées à Sofia en 1958.

(4) *« Les motifs des « yeux » chez les Slaves des Balkans »*, P. Petrovitch, Revue du Musée ethnographique de Belgrade, 1960, n° 22-23.

(5) *« Motifs des arcs et des troncs des stèles... »*, P. Petrovicht. Revue Starinar, nouvelle série, n° 7-8, Belgrade, 1956-57.

(6) *« Vestiges du culte solaire parmi les Chrétiens d'Egypte »*, G. Michaïlides, Bulletin de la Société d'Archéologie copte, n° 13, Le Caire, 1951.

(7) *« Le Paganisme dans la Mésie Inférieure pendant les III siècles après J.-C. »*, I.A. Todorov, Sofia, 1928.

NOTES sur les COUTUMES et la VIE QUOTIDIENNE dans l'Industrie chapelière de la Haute Vallée de l'Aude au début de ce siècle

Ayant véritablement commencé d'être pratiquée dans la haute vallée de l'Aude à la fin des guerres du premier Empire, l'industrie chapelière ne progressa tout d'abord que fort lentement, connut des fortunes diverses, demeurant longtemps prisonnière d'errements locaux, de modes de travail artisanaux et de conceptions commerciales trop étroites. Ce n'est vraiment qu'après la guerre de 1870 et surtout à compter de 1878, date de la mise en service de la ligne de chemin de fer Carcassonne-Quillan, que la chapellerie s'implanta de façon rationnelle et organisée, à Espéraza en premier lieu, puis, tour à tour, à Chalabre, Quillan et Couiza. De ces temps de pionniers jusqu'à la deuxième guerre mondiale, soit plus de 50 années, la fabrication du chapeau fut la ressource majeure de nos contrées, groupant au moment de son apogée (entre 1920 et 1930) une population ouvrière de plus de 5 000 personnes.

Cette vague d'industrialisation intensive provoqua, comme on le devine, toute une série de bouleversements et de mutations qui modifièrent assez profondément les façons de vivre, non seulement des travailleurs mais de tous les habitants des villages ou des cités concernés. La chapellerie engendra également une sorte de prise de conscience collective vis-à-vis des problèmes sociaux-économiques de l'heure, prise de conscience et crise de croissance qui débouchèrent tout naturellement sur le syndicalisme. Cette lente transformation des esprits et des mentalités créa presque une sorte de scission, tout au moins d'opposition larvée, entre le monde ouvrier urbain et la population agricole rurale. Cette différence de perception et d'affirmation, commune à de nombreuses régions soudainement industrialisé, se concrétisera surtout après les événements de 1907, et en particulier lors des élections législatives de 1910 et surtout celles de 1912 qui opposèrent, dans l'arrondissement de Limoux, le traditionnaliste Léon Bonnail au moderniste Jules Védrines (la population des campagnes soutiendra généralement Bonnail et celle des villes Védrines).

Dans la vie du chapelier de la haute vallée de l'Aude, en ces temps héroïques, il convient de considérer deux périodes bien distinctes : d'une part celle qui va de la naissance de cette industrie jusqu'à l'introduction généralisée de la machine (en gros de 1875 à 1910), d'autre part la période allant de l'âge d'or au déclin (de 1919 à 1940).

Jusqu'aux veilles de la guerre de 1914 (essentiellement avant les fameu-

ses grèves d'Espéraza de 1910) l'industrie chapelière vit encore sous un mode disons « primitif » et subit les aléas d'une fabrication artisanale semi-automatisée et parfois hésitante. L'ouvrier fait quasiment son chapeau à la main de A jusqu'à Z et les quelques machines qui existent ne sont là que pour le gros œuvre.

En ces temps lointains, l'ouvrier chapelier n'est qu'un saisonnier, les fortes périodes de production se situant aux environs de la Saint-Michel et de Pâques. Après plusieurs mois passés à la fabrique, il n'était pas rare de voir le chapelier redevenir paysan et troquer ses fers ou ses ciseaux pour le « bigos » ou « l'handuzac ». Il nous a même été signalé qu'à Espéraza, à l'heure du marché le dimanche matin, les ouvriers sans travail se réunissaient sur la place, la bêche à l'épaule et un épi de blé (ou une feuille de vigne) au chapeau, pour se louer comme ouvrier agricole.

En dehors de son travail, l'ouvrier cultive son jardin ou sa vigne, quand il ne se livre pas aux plaisirs de la pêche ou de la chasse (sans compter le braconnage !). Le chapelier est un homme qui porte rarement la barbe, qui a les cheveux souvent courts et qui emmène ses propres outils dans les différentes places qu'il occupe au gré des saisons. A son arrivée dans un atelier, le nouveau paie généralement une bouteille de blanquette (ou de vin rouge) à ses futurs camarades ; en revanche, lors de son départ, ce sont évidemment ses collègues qui « l'arrosent ». Nous l'avons dit, le nouvel arrivant porte avec lui sa boîte d'outils (boîte renfermant les brosses, les ciseaux, les pinces, les manicles...), et bien souvent l'on peut juger de la valeur d'un ouvrier à l'état de son matériel.

Portant souvent un grand tablier de cuir qui le protège des éclaboussures d'acide ou de teinture, le chapelier est libre d'organiser son labeur selon son gré. Le patron lui demande au jour ou à la semaine tant de douzaines de chapeaux de telles normes et l'ouvrier les fabrique suivant un rythme et une façon de procéder qui lui sont propres. A l'extérieur des usines, le centre où palpitait l'âme de la vie chapelière était le café, véritable pôle d'attraction et de délassement où, dans la fumée des pipes et des cigarettes, on jouait aux cartes en dégustant une absinthe. Il nous a été rapporté qu'à Espéraza il n'était pas rare, les lundis ou lendemains de fêtes, que les patrons aillent faire la tournée des cafés afin de récupérer les ouvriers qui, le matin, n'avaient pas réintégré leur lieu de travail.

A cette époque, le chapelier qualifié était vraiment indépendant et ne connaissait pour ainsi dire ni dieu ni maître ; il était sûr de trouver toujours un emploi et, bien souvent, les patrons le considéraient avec respect, voire avec affection. D'autre part, l'été, il arrivait fréquemment que certains travailleurs quittent l'atelier avant l'heure légale afin de pouvoir arroser le jardin ou biner quelques pieds de vigne. Le véritable ouvrier chapelier était parfois un compagnon qui avait effectué son tour de France et connaissait parfaitement son métier, introduisant des techniques et des modes nouvelles.

Il ne faudrait pourtant pas se leurrer, le travail de ces premiers chape-

liers des temps modernes était dur et astreignant ; lors des saisons fortes ils besognaient plus de 12 heures par jour et il n'était pas rare de les voir arriver à l'usine dès 5 heures du matin et y demeurer le soir jusqu'à 22 heures, éclairés chichement par la flamme blafarde et tremblottante de bougies ou de lampes à acétylène. Certains ateliers, d'ailleurs, étaient d'une propreté plus que douteuse et l'on comptait par dizaines les pièces où le soleil ne pénétrait jamais.

Les progrès des diverses branches de l'industrie, les perfectionnements de la technique et l'extension soudaine du marché du chapeau (Espéraza arrivait, en 1929, au rang de deuxième producteur mondial après Monza, en Italie !) permirent une meilleure humanisation et une nette amélioration des conditions de travail. La vie journalière du salarié s'en trouva régularisée, mieux organisée, au détriment peut-être d'un certain pittoresque et d'un libéralisme bon enfant.

Après l'armistice de 1918, les habituels temps morts des saisons creuses vont en s'amenuisant et le travail ne manque pas pour tous à longueur d'année. Espéraza demeure le centre principal de production et draîne vers ses usines toute la population laborieuse des environs. Les sirènes appellent au travail à 8 heures du matin et de nombreux ouvriers venant à pied de Rouvenac, de Fa, de Campagne, d'Antugnac, de Granes, de Rennes, etc..., ont quitté leur domicile une ou deux heures plus tôt ; rares étaient ceux qui possédaient des bicyclettes et, à plus forte raison, des motocyclettes ou des automobiles ! Bien entendu, il n'était pas question, pour ces rudes marcheurs, de retourner chez eux à midi pour manger ; c'était soit leur femme, soit leurs enfants, soit leur mère qui leur apportait dans un petit panier la gamelle chaude.

Il n'était pas rare encore de voir travailler dans les ateliers des enfants de 10 ou 12 ans, que l'on cachait précipitamment quand passaient des inspecteurs du travail. Généralement, ces jeunes, ces « gaffets » étaient les souffre-douleur de leur groupe, effectuant les besognes les plus diverses, véritables « bonnes à tout faire » de leurs aînés (sans compter les multiples blagues dont ils étaient les pauvres victimes). On appelait ces apprentis des « galis », probablement par abréviation du mot galérien, pris ici dans un sens sarcastique assez familier. Il convient d'ailleurs de noter que dans les salles de fabrication les plaisanteries et les « trufardises » allaient bon train, sans compter les nombreux sobriquets dont on affublait à tour de bras les uns et les autres.

Comme nous l'avons signalé dans la petite monographie d'Espéraza parue voici deux ans, en ces temps de prospérité, la grande fête de la chapellerie était la Saint-Jacques (patron des chapeliers), fête qui tombait le 25 juillet et donnait lieu à tout un modeste cérémonial bien établi. Ainsi la veille de ce jour, les ateliers étaient en effervescence, car il fallait désigner celui ou celle qui offrirait au patron le bouquet traditionnel et ferait aussi le petit discours d'usage. Bien souvent, c'était une femme qui était choisie, la plus hardie et, si possible, la plus jolie. Le soir, avant de quitter le travail, tout le monde se rassemblait dans le grand hall ou dans la

cour ; entouré de sa famille et de ses directeurs, le patron arrivait, recevait le bouquet, écoutait en souriant le compliment et, après une brève allocution de remerciement, remettait une somme d'argent destinée à payer le banquet du lendemain.

A Espéraza, le jour de la Saint-Jacques était également celui de la fête de la Société de Secours Mutuels et, dès le matin, un imposant défilé parcourait les rues de la cité chapelière, bannière et musique en tête, y compris le bureau de la Société, défilé qui allait jusqu'à l'église où l'on célébrait une grand-messe. Cette sorte de procession fut, une année, rehaussée par la présence d'une belle statue de Saint-Jacques, portée par quatre solides gaillards, statue qu'avaient emmenée des ouvriers spécialisés de Bort-les-Orgues (Corrèze) venus à Espéraza pour perfectionner la fabrication du chapeau melon.

A Espéraza, le repas des chapeliers avait lieu en principe à l'hôtel Alard ; quant à la jeunesse, elle allait souvent à Rennes-les-Bains, station thermale agréable qui autorisait d'amicaux pique-nique et des parties de campagne. Inutile de préciser que ces agapes baignaient dans la plus complète bonne humeur et donnaient lieu à de véritables orgies verbales entrecoupées de chants et de péroraisons plus ou moins humoristiques, voire égrillardes. A la fin du repas, les participants nouaient leur serviette autour du cou et, précédés de la musique, faisaient un tour de ville avant de se retrouver tous sur la place pour le grand bal qui débutait toujours par les danses anciennes (quadrilles, scotiches, mazurkas) et se continuait jusqu'à une heure avancée de la nuit.

A Quillan, la fête revêtait un peu moins d'éclat qu'à Espéraza mais en gros la cérémonie se déroulait suivant le même processus. Jean Bourrel veillait à ce que les choses soient faites convenablement et, ce jour-là, toute la ville était sur son trente-et-un. Le banquet avait lieu dans la salle de la Cigale et le bal place Paulin-Nicoleau.

Il existait encore à Espéraza une autre tradition chapelière (ou plutôt une habitude) qui consistait, en général durant les mois d'été et principalement dans les ateliers de garnissage, en l'organisation plusieurs fois par mois de petits goûters où chacun apportait sa part et où les parlotes et les plaisanteries allaient bon train. L'après-midi des Cendres, en février, était également chômée dans les usines et, après souper, les ouvriers participaient massivement au « tour de fêque », c'est-à-dire au carnaval (d'ailleurs « faire la fêque » est une tradition espérazanaise solidement ancrée et qui remonte à la deuxième moitié du XIXe siècle).

Le lendemain des Cendres était le fameux jour des Ermites (1) et ces derniers (parmi lesquels se trouvaient de nombreux chapeliers) passaient dans les ateliers avec la musique, « chinant » les filles, chantant de vieux

(1) Cf. sur les Ermites l'excellente étude de MM. Urbain Gibert et Jean Guilaine, parue dans le tome XVIII de la revue « *Folklore* » (N° 3, automne 1965).

airs et, le panier au bras, récoltant de l'argent ou quelque bonne bouteille. Le patron parfois remettait une confortable somme.

La vie dans les ateliers était relativement rigoureuse et les ouvriers n'étaient guère autorisés à quitter leur travail. Plusieurs fois par semaine, la « Nono », une pittoresque habitante d'Espéraza qui se convertit ensuite dans l'épicerie, passait dans les usines et, suivant la saison, vendait des gâteaux, des fruits, des cacahuettes et toutes sortes de sucreries fort attendues. L'on voyait ensuite les « galis » filer dans les cafés avoisinants pour rapporter des canettes de bière ou des bouteilles de limonade.

Le jour de la Sainte-Cécile (le 22 novembre), outre les habituelles célébrations de la sainte patronne des musiciens, avait lieu la fête communale de Montazels qui revêtait un éclat et un attrait particulier car on y faisait courir le bœuf. En effet, à cette occasion, un boucher d'Espéraza allait tuer le bovidé à Montazels et, avant de l'abattre, permettait à la jeunesse de le faire courir dans les rues du village, à la grande joie de tout le monde. Spécialistes de ce genre de réjouissance, les chapeliers d'Espéraza organisaient le spectacle, apportaient le rouleau de cuir destiné à exciter la bête et tenaient la corde. A la fin de cette « corrida » haute en couleurs (d'autant plus que les rues de Montazels sont fort étroites), et après la mort et le dépouillement du bœuf, les ouvriers se réservaient le foie, le faisaient cuire et le mangeaient à grand renfort de bouteilles et de chansons. Ce jour-là, si vous demandiez où se trouvait tel ou tel jeune d'Espéraza, on vous répondait invariablement : « Es anat a Montazèls manjar le fege del biou ».

Huit jours après la Sainte-Cécile, le 30 novembre, c'était la Saint-André, fête paroissiale d'Antugnac ; là aussi les chapeliers d'Espéraza se déplacaient en nombre et venaient « mettre de l'ambiance » ; d'ailleurs aucune fête de la contrée ne démarrait vraiment qu'à l'arrivée des jeunes ouvriers d'Espéraza. A Quillan, pour la Sainte-Cécile, les employés restaient sagement dans les usines tandis qu'en ville se déroulait la traditionnelle fête des scieurs et des bûcherons : le chef-lieu de canton possédait plusieurs scieries importantes et l'industrie du bois faisait vivre encore dans toute la région des centaines d'ouvriers. Cette fête ne donnait lieu à aucune manifestation folklorique particulière et était simplement marquée par un banquet et un bal.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les fameuses fêtes de la Saint-Michel à Espéraza (pas plus que sur celles du 15 août à Quillan) et sur les légendaires courses de bœuf (2) qui firent partie de leur programme jusqu'en 1939. Précisons cependant que les chapeliers, lorsqu'on faisait courir le bœuf, désertaient littéralement les ateliers et se répandaient bruyamment dans les rues d'Espéraza pour assister et participer aux déboires de ce malheureux animal.

Voilà sommairement brossées ce qu'étaient, durant le premier quart de ce siècle, la vie quotidienne et les traditions dans l'industrie chapelière de la haute vallée de l'Aude. Il eût été certainement intéressant de connaître plus en détail les façons de travailler des chapeliers primitifs, ainsi que leur participation au compagnonnage ; mais les documents et les témoignages sont rares. Le folkloriste ne retrouvera peut-être pas dans ces notes tout ce qu'il espérait. De toute façon, il s'agit là davantage d'un simple témoignage que d'une étude ethnographique rationnelle et approfondie.

Jean Fourié

P.S. : L'auteur tient à remercier, pour leurs précieux renseignements, MM. Savinien Alibert, François Raynaud, Marius Cros, d'Espéraza, ainsi que M. René Delpech, de Quillan.

(2) Cf. sur les courses de bœuf à Espéraza l'étude de M. Urbain Gibert, parue dans le tome XIX de la revue « *Folklore* » (N° 2, été 1966).

Une dévotion de jadis :

NOTRE-DAME-DU-LAIT

(La Cassaigne, Aude)

Lorsque, il y a de cela une dizaine d'années, nous fûmes chargés, par le Comité Départemental du Pré-inventaire des Monuments et Richesses artistiques, de visiter à cet effet le canton de Fanjeaux, ce cher voisin que nous connaissions si mal et qui devait nous réserver tant d'agréables surprises, nous ne nous doutions guère que le petit village de La Cassaigne, si riche par son histoire locale et les vestiges de ses fortifications encore visibles dans leur ensemble, nous fournirait par surcroît une ample moisson de réminiscences folkloriques.

Une dame âgée nous avait bien dit, en nous ouvrant la porte de l'église : « Vous allez voir, en plus d'un carillon de huit cloches, un mobilier religieux parfois intéressant, et une jolie chapelle relevée de ses ruines le 20 octobre 1945, en reconnaissance pour la façon dont le village fut protégé de la fureur allemande le 11 août 1944 ». Nous vîmes, en effet, une chapelle qui pouvait être chère aux paroissiens sur le plan sentimental, mais qui n'offrait ni plus ni moins d'intérêt que tant d'autres que nous fûmes amenés à étudier par la suite. Mais il semble que la dame dont nous venons de parler, sœur du dernier curé-résidant, l'abbé Alphonse Michel Fabre, qui veille sur l'église paroissiale avec un soin jaloux, fut semble-t-il un peu surprise quand elle nous introduisit, peut-être par acquit de conscience, dans une autre chapelle, moins... jolie. Cette dernière, si nos souvenirs sont exacts, se trouve à gauche du chœur de l'église, en contre-bas, dans un ensemble architectural assez curieux. En effet, on serait tenté d'y voir la base d'une ancienne tour sur laquelle s'éleva, en temps opportun, la partie supérieure dans le même style, avec, pour tout mobilier religieux, des bancs de bois blanc, très simples, et... une statue dans une niche creusée dans la paroi cylindrique du mur. « Notre-Dame-du-Lait, dit simplement Mademoiselle Fabre. Oh ! vous savez, la dévotion a disparu, et l'Art Sacré n'attribue pas grande valeur à la statue. Alors !.. »

Il se faisait tard. La lumière était mauvaise pour un examen plus sérieux. Nous notâmes simplement : une statue en bois (?) doré dans le goût du XIXe, au fond d'une niche protégée par une vitre et pourvue d'une serrure, dans un encadrement de bois doré, derrière des rideaux embrassés donnant tout juste assez de lumière pour créer une atmosphère propice à la prière. Ce n'est que plus tard, en 1972, qu'en reclassant nos notes, il nous parut opportun de rechercher ce qui pouvait encore subsis-

ter de ce que nous avions vu ou entendu, et que pouvait avoir conservé la mémoire des plus vieux habitants du village ou encore pouvait laisser quelques traces dans les archives communales ou dans celles de l'église. Le folklore, à défaut d'une spiritualité sérieuse, pouvait y trouver son compte.

Un de nos amis, M. Bonnave, fort curieux de tout ce qui se rapporte à son pays natal, répondit ainsi, le 10 septembre 1973, à la demande que nous lui avions faite :

« En effet, une dévotion à Notre-Dame-du-Lait était vivante ici avant 1870, et la statue de la Vierge se trouve dans la chapelle de la congrégation (?)... dans une niche de cinquante centimètres de hauteur et la Vierge (de la dite statue) en bois bien conservé, tient l'enfant Jésus sur le bras. Il y a quelques ex-voto (plus ou moins grands, plus ou moins ornés, certains en métal doré travaillé en forme de cœur, des chapelets, quelques médailles croyons-nous, et des MERCI plus ou moins voyants)... Hélas ! Depuis presque cent ans, cette vénération n'a pas continué, et mes concitoyens des deux sexes n'en savent pas plus que moi.

Tout au plus (peut-on dire que) cette chapelle a été construite avant 1870. Mon grand-père, maire du village, a posé la première pierre (de ces travaux) et, après la dernière tourmente (?), par suite d'un vœu, elle a été consolidée et restaurée... ».

Nous devons d'autre part à l'obligeance de notre ami l'abbé Louis Mavit, curé de Plaigne (Aude), les renseignements suivants, qu'il nous a donnés dans sa lettre du 26 mai 1974 : « ... de passage chez mon confrère l'abbé Labau, curé de Villasavary et desservant La Cassaigne, j'ai essayé d'avoir d'abord des renseignements sur Notre-Dame-du-Lait, et ensuite, je suis allé interroger une vénérable personne, sans doute la doyenne du village.

« D'après ce qu'elle m'a dit, cette dévotion locale est tombée dans l'oubli. On n'a aucun souvenir (à son sujet) de manifestations religieuses particulières. Suivant votre conseil, je suis allé voir cette petite statue (suivent quelques détails qui ont été déjà donnés par M. Bonnaves)... J'ai remarqué la plaque qui indique : *Nostro-Dame-dal-Lait*. La grand-mère, dont je viens de vous parler, connaît l'invocation, qui est peut-être d'origine, comme on dit en langage d'antiquaire : « Demandons à la Sainte-Vierge le lait pour les nourrices ». Une autre personne, plus jeune, m'a dit : « Oh, maintenant, les mères n'allaitent plus leurs enfants ! Alors !... »

Et l'abbé Mavit d'ajouter, ce qui recoupe à peu près ce que nous a écrit M. Bonnaves : « Cette statue me paraît digne d'intérêt et daterait de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. J'aurais voulu voir de plus près l'expression du visage. J'y reviendrai, mais en prenant soin de me munir de la clef de la niche ».

Après avoir rappelé, en bon félibre qu'il est, le texte de l'inscription : Notre-Dame *del* lait, mi-française, mi-occitane (ce qui n'est guère surprenant, car La Cassaigne est au cœur des terres occitanes, et le français, il y a plus d'un siècle, y était, sans doute, la langue des riches, et des riches seuls), l'abbé Mavit a demandé à son confrère l'abbé Labau s'il ne subsisterait pas, dans les archives de l'église, quelques pièces relatives à la dévotion qui nous intrigue un peu. Il faut croire que les deux prêtres ont eu la main heureuse, puisqu'ils ont découvert une note manuscrite faisant mention de Nostro-Damo-de-la-Lait, entièrement en occitan cette fois, et variante intéressante de celle qui précède. Elle mérite d'autant plus l'attention qu'elle fut écrite en 1885, il y a donc près d'un siècle, par l'abbé Antoine Vaux, né en 1830 et curé de La Cassaigne de 1863 à 1888. Nous y lisons :

Une tradition porte que les nourrices qui avaient perdu le lait venaient, même de loin, demander à la Sainte-Vierge, dans sa chapelle, devant l'antique statue du Rosaire, la grâce de recouvrer leur lait, et que, souvent, après quelques prières ou une neuvaine, elles l'ont réellement obtenue ». (Et le curé de jadis de poursuivre) : « ... Y avait-il superstition ? Il n'est pas impossible qu'elle s'y soit mêlée, possible aussi que Dieu ait voulu attacher une vertu particulière à une statue du Rosaire dans le pays de Prouille... Le tout est que mon prédécesseur (donc avant 1863) a vu beaucoup de personnes venir à cette dévotion... Moi, j'en ai vu assez dans les premières années de mon ministère dans cette paroisse (toujours antérieurement à 1863).

« Pourquoi cette dévotion a diminué depuis quelque temps ? Je l'ignore ; mais la statue qui est dans le « tabernacle » est portée en procession le premier dimanche de (?) mois (probablement de mai, car s'il s'agissait de douze processions, ce serait vraiment pécher par excès) et elle reste comme un témoignage ou un souvenir de cette tradition ».

Il est évident que pour nous, qui donnons au mot : « tabernacle » le sens large qu'il doit avoir, pour nous qui n'ignorons d'autre part ni l'importance du mois de mai ou du Rosaire au pays de Nostro-Damo-del-Chapelet, ni l'usage plus que courant de la langue vernaculaire dans ces villages de la Piège un peu à l'écart des gros bourgs ou des villes où le français avait force de loi, pas plus que nous n'ignorons que La Cassaigne appartenait jadis au couvent de Prouille, au temps des prieures royales, le désir d'en savoir plus long se trouvait avivé, et le nécessaire allait être fait pour étendre un peu le champ de notre recherche. Et qu'importe, après tout, que la statue dont nous vous parlerons plus loin soit plus « nourrice » que celle de La Cassaigne, ou que celle de La Cassaigne soit plus proche des vierges italiennes à la poitrine opulente, puisque, dans ce coin de l'humble Piège, l'enfant Jésus se trouve, semble-t-il, fort à son

aise tout près du sein de sa mère pudiquement voilé. Ce sont des détails qui ont leur importance sur le plan de l'art, un point, c'est tout.

* * *

Un but : étendre le champ de nos recherches, avons-nous dit. Mais nous avons été freinés dès le début, sur le plan local, par l'extrême prudence des villageois et des citadins auxquels nous nous sommes adressés, et la crainte de se faire brocarder par ceux qu'on appelle vulgairement : les esprits forts, qui confondent trop souvent folklore et spiritualité ; freinés aussi sur le plan départemental par une étude sur laquelle nous comptions beaucoup et qui n'a rien donné : celle de Mgr Rivière, vicaire général de Carcassonne, sur La Sainteté en Terre d'Aude, car l'auteur s'est uniquement intéressé aux personnes jamais aux dévotions en tant que telles. C'est donc sur le plan national qu'il nous a paru opportun de lancer un appel par des questions précises posées dans l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, qui nous a souvent rendu service sur des points de recherche très particuliers. L'échange de la documentation s'y fait entre amis, généreusement, et le plus souvent avec une parfaite compétence.

* * *

La première réponse, longue, aimable à souhait, nous est venue d'Espalion, par la plume de M. Joseph Vaylet, conservateur du musée de cette ville.

M. Vaylet possède dans son musée une vierge en bois polychrome de style populaire aveyronnais, dite N.-D. de la Lach (N.-D. du bon Lait). C'est une jeune paysanne, assise sur une chaise de bois, comme on pouvait en voir jadis dans les humbles demeures, un peu partout chez les paysans. L'expression du visage est grave, mais empreinte d'une joie sereine, celle que peut donner la présence, sur les genoux maternels, d'un Enfant Jésus en train de puiser le lait nourricier dans un sein pudiquement caché. L'ensemble est à rapprocher des bénitiers du bon vieux temps, où les couleurs et les motifs ornementaux étaient simples, naïfs même, mais sans trop (une technique à laquelle certains artistes modernes reviennent parfois, ce qui n'est pas fait pour nous déplaire). Cette vierge a inspiré à M. Vaylet une prière rimée qui nous rappelle les pieuses complaintes entendues dans les humbles chapelles du Pays Breton, ou les chants folkloriques des sanctuaires perdus au cœur du Pays Catalan, et parfois dans les campagnes occitanes. Il avait l'intention de la faire indulgencier ; mais, nous écrit-il, « les indulgences sont aujourd'hui supprimées et, d'autre part, les femmes qui sont sur le point d'accoucher vont dans les maternités où on leur fait passer le lait, ce qui favorise la vente des laits en poudre et des produits Nestlé »... Quoi qu'il en soit, cette prière rimée est si charmante qu'il nous a paru opportun de la faire connaître à nos amis de Folklore. Qu'on en juge :

Prière d'une nourrice à Notre-Dame-du-Lait

O Mère du Christ allaitant
Jésus votre divin Enfant,
Vous qui restez et Vierge et Mère,
Exaucez mon humble prière :
Que mon sein blanc, s'il vous plaît,
Comme le Vôtre ait du bon lait,
Et qu'il nourrisse davantage
Mon fils, qui du Vôtre est l'image.

Vous dont le regard soucieux
Rêve au loin, tourné vers les cieux,
Pensant au douloureux mystère
En voyant déjà le Calvaire
Avec la croix que portera
Votre Fils qu'on crucifiera,
O Vierge notre Souveraine,
De toutes les Mères la Reine !
Reine accueillante des berceaux
Et des bébés, vivants fardeaux.

Comme votre progéniture
Qu'une pleine santé comblait
Sur votre sein gonflé de lait,
Que le mien ait sa nourriture !
Heureux de vivre ainsi, chez nous,
En le berçant sur les genoux
Et puis penché près de ma tête
Qu'avec bon appétit il tête,
Et soit par la joie bien marqué
Comme votre Divin Bébé.

Mère si bonne et si parfaite
Pour nourrir son enfantelet,
Faites que toute femme allaite
Son petit avec du bon lait !

Rien ne manque à ce petit chef-d'œuvre, qui semble bien fait pour inspirer à des âmes simples, et surtout à des mères confiantes chez qui la prière avait encore le pas sur l'esprit de marchandage et de contestation, la demande fervente exprimée en mots qui, bien que n'étant pas « de Paris », savaient partir d'un cœur et en trouver un autre en ces temps où le sein tari ou à peine gonflé mettait, la misère aidant, l'enfant qui venait de naître dans un imminent danger de mort.

Ce que nous avons dit ci-dessus avait éveillé un écho émouvant dans notre cœur et notre esprit occitan par certains côtés de la correspondance que nous avons échangée. Rien d'étonnant, par suite, à ce que le désir

nous soit venu de voir ce que « rendrait » cette prière rimée dans une langue qui, si souvent, permit à notre cher abbé Salvat de chanter la louange de la Vierge tout simplement, mais avec cet amour fervent qui sait se garder d'une exagération qui n'est, tout compte fait, que recherche littéraire. Nous avons été surpris de voir que le passage du français à l'occitan est aisé, que le rythme est facile à garder, et que tout effort laborieux pour garder la rime par surcroît entraînerait trop souvent une modification peu souhaitable dans la forme et l'esprit de ce qui doit rester prière. Surpris ? Sans plus, car il est évident que M. Vaylet a « senti » son poème avant de l'écrire avec une sensibilité de fils de l'Aveyron à qui la langue vernaculaire est, sans doute, aussi chère que le pain qu'il mange et vient tout naturellement, par priorité, sur le bout de sa langue.

Preguiera d'una noiriça a Nostra-Dama-del-bon-Lach

Tu Maire del Christ alachant
Jesus qu'es ton divin Enfant,
Tu que demoras Verge e Maire,
Enauris mon umil pregaria.
Que lo miu sen blanc, se te plai,
Coma lo tiu aja bon lach
E que noirisque mai e mai
Mon filh que del tiu es l'image.

Tu, dont lo regard ernhos
Somia, tant luènc e cas al cèl virat
Soscant al doloros mistèri
Quand ja veses lo Calvari
Amb la crotz que portarà
Lo tiu filh futur crucific,
O Verge, soberaina nostra,
Tu Reina de totas las Maires,
Reina dels breces aculhenta
E dels enfants, faisses vivents.

Maire tant bona e tant perfècta
Per noirir son enfantonet
Fai que tota femna alache
Lo siu pichon amb de bon lach.

N'avions-nous pas raison de partager l'intérêt qu'il porte à cette Vierge qu'il se propose de nous montrer le jour où Espalion se trouvera sur notre chemin et où le musée, dont il est le conservateur passionné, nous permettra d'admirer les très nombreux et riches spécimens de l'art populaire Aveyronnais ?

***

Notre échange de correspondance avec M. Vaylet commença le 16 décembre 1973. C'est en février 1974 qu'un autre ami Chercheur et Curieux, M. Pol Le Tellier, nous signala qu'il existe à la cathédrale de Braga, au Portugal, une statue de Nossa-Senhora-de-Lettre, avec ex-voto particulier. « Il s'agit d'un moulage de deux seins, et percé à sa partie inférieure d'une feuille de trèfle ».

Nous avons déjà écrit deux fois à M. l'archiprêtre de Braga sans obtenir de réponse. Nous lui avons fait écrire par M. l'aumônier des Portugais du diocèse de Toulouse, mais sans plus de succès. Les luttes politiques et la vie dangereusement troublée qu'on mène dans ce pays sont sans doute la raison de ce silence. Nous le regrettons d'autant plus que, s'il y a un ex-voto particulier, il doit y avoir à Braga une de ces invocations passionnées dont les Espagnols et les Portugais ont le secret et à laquelle la belle langue latine, ou peu s'en faut, qui se parle là-bas doit ajouter un charme certain.

* * *

Madame Le Bihan a répondu elle aussi, en février 1974, en nous disant que « le petit bourg de Gestel (en Morbihan) à une station de chemin de fer entre Lorient et Quimperlé et à un kilomètre du bourg, sur la route de Pont-Scorf, possède une chapelle : Notre-Dame-de-Kergonet où les femmes se rendaient pour demander à la Vierge de leur donner du lait. Elles s'arrosaient la poitrine avec l'eau de la fontaine, et offraient à Notre-Dame des mottes de beurre faites avec le lait de leurs vaches. Le pardon avait lieu en mai. Il a existé jusqu'en 1914. Après, je ne sais ». Rien ne manque ici, dans cet ensemble, ni la chapelle, ni la fontaine qui aide à la réalisation du miracle, ni le pardon. Ceci nous rappelle ce que nous croyons avoir vu autour du tombeau de St-Yves, à Tréguier (?) ; mais là, c'était pour avoir un mari qu'il fallait passer sous l'arche du monument, et, si nos souvenirs sont exacts, laisser tomber une épingle ou une pièce de monnaie dans l'eau de la fontaine voisine pour observer de quelle façon elle s'enfonçait. Ah ! ces augures ! Comme ils sont loin, et comme ils sont restés près pourtant !

Un membre de la même famille, peut-être la même personne, Madame Toullia, habitant à Trehul-Douarnenez, et collaborant au Bulletin des Chercheurs et des Curieux sous le pseudonyme de Le Bihan, nous a encore répondu, le 4 avril 1974, en situant ce qu'elle sait dans ce même bourg de Gestel et sur le plan des futures mères, et non plus cette fois sur celui des femmes au sein tari. Nous nous excusons de cette digression, mais il nous a semblé que cette coutume folklorique valait la peine d'être notée et connue. « On y invoquait Notre-Dame-des-Fleurs pour la formation des fillettes. La première chemise tachée était offerte, après avoir été lavée, au curé de l'endroit. Ensuite, le paquet était vendu au plus offrant ».

Nous avons écrit deux fois à M. le recteur de Gestel pour lui demander de nous confirmer au moins une partie de ce qui précède, relativement à Notre-Dame-du-Lait. Nous n'avons jamais obtenu de réponse. Sans doute le prêtre était-il embarrassé par le côté trop folklorique de cette piété de

sa paroisse, dont nous ne saurions nous moquer, même si elle nous fait parfois sourire. Notre-Dame-de-Kergornet était-elle une de ces très humbles chapelles menaçant ruine telles que nous en avons assez souvent trouvé au bord du chemin, à la limite de la Sarthe et de la Mayenne, ou en pays catalan, ou en authentique pays breton et qui a peut-être croulé au cours du demi-siècle qui nous sépare d'une guerre qui a bouleversé bien des croyances, bien des usages depuis l'armistice de 1918 et le retour des soldats ? Nous ne saurions le dire. Mais nous regrettons, pour ce qui est de Gestel, d'être un peu restés sur notre faim.

***

Plus intéressante encore est, nous semble-t-il, la réponse que nous avons reçue d'un autre ami Chercheur et Curieux qui nous est connu sous le pseudonyme de Cornélius. Il nous écrit, en septembre 1974 :

« A signaler, au sujet de Notre-Dame-du-Lait, la charmante légende d'Evron, dans le Bas-Maine... Un pèlerin s'en revenait de Palestine rapportant une ampoule contenant du lait de la Sainte-Vierge lorsque, brisé de fatigue, il arriva au lieu où s'élève aujourd'hui la ville d'Evron, près d'une villa antique appelée Rupiacus. Il se coucha et s'endormit dessous un buisson d'aubépine après avoir suspendu son ampoule aux branches de l'arbuste. Lorsque, à son réveil, le lendemain matin, il voulut la reprendre, il ne put la détacher de la branche qui la soutenait. Plusieurs habitants du voisinage, témoins de ce prodige, en avertirent St Hadouin, évêque du Mans. Celui-ci s'étant aussitôt rendu sur les lieux décida d'y construire une basilique et un monastère en l'honneur de la Vierge Marie. Le chœur de la nouvelle église s'éleva bientôt, entourant l'aubépin dont le tronc fut encastré dans la masse de l'autel. Il fut alors possible au saint évêque de détacher l'ampoule, qui fut déposée dans la basilique. Le premier abbé du monastère fut Agobert » (dom Piolen, Histoire de l'Eglise du Mans, tome I, p. 340-341). Nous trouvons cette page aussi gracieuse que la Légende de la Sauge. Mais Cornélius ajoute : « Aucune des identifications possibles de Rupiacus soit avec Rochard, ferme et village de la commune de Sainte-Gemmes-le-Robert, soit avec Le Rocher, château et ancien fief, commune de Mézangers, n'est philologiquement admissible... ». Dieu nous garde, car nous n'avons pas qualité pour cela de prendre le parti de Cornélius ou celui du Bénédictin. Les fils de St-Benoît avancent rarement une affirmation à la légère ; mas il se peut que dom Piolen ait simplement cité cette page charmante sans en faire, en exégète, un article de foi. Pour nous, nous lui savons gré de nous avoir mis dans une ambiance de légende dorée qui n'est pas faite pour nous déplaire.

***

Un autre de nos amis Chercheurs et Curieux nous a ramenés plus près de chez nous et nous a lancés sur une piste intéressante en nous écrivant, toujours en février 1974, ces quelques mots :

« Au diocèse d'Albi, à Cadalen, les jeunes mères privées de leur lait venaient en demander à celle qui allaita l'Enfant Jésus. De nombreux ex-voto (bijoux), témoignent des grâces reçues. La fête fut interdite pour cause d'abus ; mais le pèlerinage à la Sainte-Vierge existe toujours ».

Monsieur le curé de Cadalen, répondant à notre demande de renseignements par une carte en date du 13 mars 1974, nous a écrit : « J'ai pas mal de choses à vous communiquer sur le culte de la Vierge à Cadalen, sur les reliques et les traditions qui s'y rattachent. J'ai commencé, et, sans trop tarder, je vous communiquerai ce que j'ai trouvé ».

Effectivement, M. l'abbé Bouygues m'a envoyé par la suite deux pages de compilation précieuse intitulée : Renseignements historiques sur l'église et la paroisse de Notre-Dame-de-Cadalen, fournis par M. l'abbé Baleau pour aider à la reconstitution des archives - 1870. Nous transcrivons, en résumant parfois ce qui risquerait de s'écarter un peu de notre sujet.

« L'église de Cadalen n'a jamais eu d'autre titulaire que la Vierge Marie... De temps immémorial, il existe dans cette église la coutume que voici :

« Des femmes qui nourrissent leur enfant et qui sont en danger de perdre leur lait — ou qui l'ont perdu — vont y faire dire une messe en l'honneur de la Vierge, désignée en cette circonstance sous le nom de Notre-Dame-du-Lait, à l'effet d'obtenir son assistance pour le besoin dans lequel elles se trouvent... Jadis, elles offraient à leur puissante médiatrice, à cette occasion, les plus belles parures de leur jour de noce... (celles-ci étaient vendues sur la place de l'église au profit de la fabrique, et cela le jour de Pâquettes (Pâques Fleuries) c'est-à-dire le dimanche de Quasimodo... (suivent des notes en dehors de notre sujet sur les confréries, qui ont aujourd'hui disparu. Nous avons l'impression que, parmi les très vieux paroissiens de l'abbé Bouygues, ou dans les greniers des maisons où ils vivent, il serait encore possible de trouver des documents concernant la dévotion qui nous intéresse, et peut-être en langue d'oc, comme ce fut le cas dans une paroisse voisine de la nôtre, Alzonne, où l'abbé Antoine Nérié écrivit des traductions de psaumes, hymnes et cantiques dans la langue vernaculaire vers le début du siècle dernier, travail très personnel qui nous est parvenu par le plus grand des hasards. Il eût été indiscret de demander sur ce point un nouvel effort à M. le curé de Cadalen ; mais, pour sa paroisse comme pour la nôtre, des exagérations regrettables et une perte fâcheuse du sens de la mesure ont amené la suppression de certaines cérémonies. Regrettable ? Pour les ethnographes que nous sommes ; car nos concitoyens seraient aujourd'hui tentés de brocarder nos Pénitents Blancs qui suivaient la procession, certains jours, en se donnant la discipline !

* * *

Une autre réponse a retenu toute notre attention, celle de M. G. de Cursac, encore grâce à l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, qui nous a écrit en février 1974. Sa lettre, la voici dans toute sa brièveté :

« La relique du lait de la Sainte-Vierge est conservée dans l'église de Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres, à Soulac-sur-Mer. On la vénérait dans le même but » (donner aux jeunes mères le lait qui leur manquait).

Une première lettre, adressée à M. le curé de la basilique de Soulac, ne nous a pas amené de réponse concrète, car la brochure ronéotypée que nous avons reçue, extrêmement documentée, bien composée et dans laquelle domine le souci de l'histoire et de l'étude archéologique, ne fait nullement mention de la relique signalée par M. de Cursac dans ce vénérable édifice.

Nous nous sommes piqués au jeu, et nous avons écrit à M. le curé de Soulas une seconde lettre, dans laquelle nous précisions que nous n'étions pas guidés dans notre demande par un simple souci de curiosité, mais par celui d'une recherche sérieuse sur le plan du folklore. Le 11 mars 1974, nous avons reçu du P. de Bruyne, curé de la basilique, la lettre que nous attendions. Une longue lettre nourrie de faits et de références, avec un point d'exclamation et des points de suspension çà et là, ce qui prouve qu'on peut être clerc et croyant, comme le fut Mgr Duchêne, et ne pas être en même temps crédule au point de défendre avec une intransigeance totale tout ce que rapporte la tradition. Voici, sans y rien changer, ce que nous avons eu le plus grand plaisir à lire :

« Il n'y a plus aucune trace locale, bien sûr, de la dévotion à Notre-Dame-du-Lait à Soulac. Sans nul doute, cette dévotion a existé, et je vous invite à vous référer à ce sujet au livre de M. l'abbé Mesuret (curé de Soulac au siècle dernier : « Notre-Dame-de-Soulac, datant de 1865.

« — Page 86, citant Grégoire de Tours, l'abbé Mesuret prétend que Ste Véronique « porta avec elle des vêtements du Sauveur, du *lait* précieux de sa Très Sainte Mère, ainsi que des cheveux et des chaussures (toujours de la Vierge Marie) !...

« — Page 91, que « Ste Véronique portait aussi une relique du sang de St Jean-Baptiste » !...

« Page 123, l'abbé Mesuret prétend même que l'étymologie est celle que Bernard de la Guionie donne en ces termes : « La chapelle érigée par Saint Martial à la Vierge Marie reçut son nom du fait que le *lait* de la Mère de Dieu était la seule relique (solum lacta ?) que Véronique y déposa, les autres reliques dont disposait St Martial ayant été distribuées en divers lieux »...

« — Page 130, « cette relique était renfermée dans le pied même d'une statue de la Vierge, d'argent, que vénéraient les pèlerins. (La statue est aujourd'hui disparue » (depuis la Révolution, semble-t-il).

« Je laisse à l'abbé Mesuret la responsabilité de ces propos, peu connus même à Soulac, et peu crédibles pour les raisons citées dans l'opuscule que je vous ai adressé ».

Effectivement, l'histoire, le sens critique des érudits respectueux des données des textes sérieux, ont dû amener progressivement l'abandon des

précisions trop généreuses et trop affirmatives et ont sans doute engagé les pèlerins qui viennent encore à Soulac à centrer leur piété sur Sainte Véronique, St Martial et la Vierge sans appuyer plus qu'il ne convient sur la tenue et le comportement des deux premiers et la matérialité de certains faits, auxquels on a pu croire jadis quitte à les mettre en doute par la suite et renoncer à les soutenir en un temps où l'intransigeance des clercs a dû se nuancer et faire rentrer dans le folklore des affirmations difficiles à soutenir. Et, sur ce point, il ne nous déplaît pas de dire que nous nous sommes souvent opposés à certains de nos amis incroyants (et naturellement incrédules) qui nous disaient : « Allons donc ! Ce lait de la Vierge en France ne retient pas plus l'attention que le sang de St Janvier en Italie, une sottise insoutenable dans le fond comme dans la forme ». Nous avons répondu en précisant bien que la question de savoir si le lait était contenu dans une ampoule ou dans une bouteille, et comment il avait pu s'y conserver, nous laissait parfaitement indifférents, que nous ne croyons nullement à la matérialité de ce contenu et à son origine, comme pour presque toutes les reliques trop anciennes ou trop difficiles à contrôler par l'ensemble d'une documentation sérieuse ; mais qu'il nous semble que, dans la mesure où la foi des fidèles (de ceux de jadis et même de ceux d'aujourd'hui) se trouve ébranlée par le redoutable problème du bien et du mal, de la maladie d'un être cher qu'une intervention d'en haut pourrait peut-être sauver, où cette foi, disons-nous, a besoin de se soutenir en s'appuyant à une statue, à un brin de matière pour les uns, devient une relique pour les autres afin de ne pas renoncer à tout espoir et ne pas se résigner au verdict d'une raison malgré tout faillible, la vénération de la relique se défend, sur le plan strictement humain.

Une dernière lettre d'un ami « Chercheur et Curieux », M. Gardie, en date de mai 1974, vient encore confirmer une partie des renseignements qui nous ont été donnés par le P. de Bruyne : « Deux des inventaires anciens des trésors de Soulac-sur-Mer, à Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres, mentionnent bien : une bouteille contenant du lait de la Sainte-Vierge. Mais cette relique a disparu. On ne signale pas de pèlerinage spécial pour rendre leur lait aux mères ne pouvant plus allaiter ». Ah !cette tradition, si tendre, si poétique ! C'est au plaisir d'en avoir lu et relu, et même d'en savourer encore les plus belles pages, fût-ce dans un texte d'Anatole France, jugé à tort fort douteux pour tout ce qu'il a écrit, que nous allons demander la conclusion de notre étude.

***

« La religion de mon fils Dominique est un délicieux jardin, immense, joyeux, dit un jour Notre-Seigneur à Sainte Catherine qui le rapporte. Il aurait pu en dire tout autant de la religion de la Vierge, sa Mère : un jardin où s'épanouissent de bien belles fleurs pour le plus grand plaisir des yeux et de la sensibilité littéraire ou artistique, même quand l'esprit critique vient freiner les élans de notre cœur et de notre esprit et nous tenir parfois sur une réserve prudente ou pleinement justifiée... ».

Roger Nègre.

Les Logis paysans d'autrefois

« S'em pas onestes qu'al mens siam propres ! »

Il y a près de quarante ans mon ministère m'amena un jour dans une ferme sise pour moitié en Razès et pour moitié en Lauragais. Permettez-moi d'en taire le nom, car je ne voudrais pour rien au monde humilier son propriétaire ou ses fermiers, s'ils vivent encore.

A distance, la demeure paraissait jolie... Des arbres séculaires, des prairies naturelles, un ruisseau sinueux l'encadraient idéalement. Mais plus j'approchais, plus sa beauté diminuait : la cour était un cloaque. Mes chaussures sans tiges n'étaient pas faites pour l'affronter. Et il n'était pas question pour moi de rebrousser chemin. N'écoutant que la voix du devoir, je m'élançais. Bientôt j'eus la désagréable sensation que la boue passait par dessus bord...

Je parvins dans l'unique pièce du rez-de-chaussée. Vaste, elle servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher, de pièce à ranger les outils, de débarras. Les murs étaient recouverts d'une couche de goudron déposée par la fumée de plusieurs siècles.

Je fus surpris de voir brûler dans l'immense cheminée le tronc énorme d'un arbre. Comment avait-on procédé pour le porter tout entier dans l'âtre ? J'appris qu'on utilisait, pour cette opération, l'âne vigoureux de la ferme : attelé au tronc, il tirait, tandis que les hommes portaient, et lorsque le géant était parvenu à la hauteur de la cheminée, les pieux et la barre à mine entraient en action : l'arbre était alors roulé tout simplement dans le foyer.

Le sol était en terre battue. Au centre de la pièce, un trou d'environ 0 m 60 de diamètre recevait les eaux grasses. Une cane et ses canetons y barbotaient allègrement !

Suspendue au *cremalh* (crémaillère), une marmite ventrue vomissait une bave verdâtre soulevant le couvercle à intervalles réguliers.

Les poings sur les hanches, les pieds dans les *esclops* (sabots), la robuste fermière, véritable pilier, serrant une louche de grande dimension, surveillait le repas. Elle me pria (ou, plus exactement, m'ordonna) de

m'asseoir, ce qui me gêna passablement, car la netteté du siège était plutôt douteuse. A peine étais-je assis qu'un bouc puant vint me lêcher les mains !

D'une poigne puissante la maîtresse de maison vida le bouillon de la marmite dans une vaste soupière posée à même le sol et contenant d'épaisses tranches de pain.

Juste à ce moment se produisit sur ma gauche comme un ébranlement. Je crus que quelque chose s'effondrait ! Par la brèche d'une cloison formée de planches vermoulues et clouées soit à la verticale, à l'horizontale ou en diagonale, débouche tranquillement... une truie !

Elle donne un premier coup de groin dans le trou-égout, sème la panique parmi le peuple des canards ; et puis un second dans les jupons de la fermière. Et enfin très lestement, elle enlève la plus grande tranche qui flottait dans la soupière. La queue en tire-bouchon, l'animal — vraisemblablement coutumier du fait — regagne, presque solennellement, son repaire.

La femme est manifestement vexée, car, malheureux et amusé à la fois, j'avais été le témoin muet de cette scène haute en couleurs... Aussi poursuivit-elle la bête pour lui asséner un formidable coup de louche entre les yeux, en proférant d'une voix courroucée, ces paroles qui m'étonnèrent fort et qui prenaient, dans cet environnement, une résonance singulière : *S'em pas onestes, qu'al mens siam propres !* (« Si nous ne sommes pas honnêtes, qu'au moins nous soyons propres ! »).

Abbé Joseph Courrieu
(Saint-Martin-le-Vieil).

Gérant : U. GIBERT Imp. Gabelle, Carcassonne